

passionnels pour les exhiber en public, en faire des étoiles de cinéma et les prendre pour interpréter les rôles qui tireront des foules les larmes et les applaudissements.

On ne se contente pas d'acquitter les auteurs de ces "beaux" crimes, on les place sur un piédestal, sur un autel et la masse des imbéciles vient se prosterner devant eux dans une sotte admiration.

* * *

Et l'on s'étonne, ensuite, que la jeunesse soit si portée au mal, qu'elle suive si facilement les mauvais exemples, qu'elle soit si précoce dans le crime.

C'est que plus on s'apitoie sur le sort des criminels, plus on est indifférent en face des enseignements de Dieu et de l'Eglise.

Peut-il en être autrement devant la publicité tapageuse et laudative qu'on fait au crime et au vice et le ridicule qu'on s'efforce d'attacher partout et toujours à la vertu et à ceux qui la pratiquent et la prêchent.

C'est le bon sens à l'envers. On applaudit ce qui mérite le fouet et l'on bafoue ce qui est beau et bien.

Ces sentiments se manifestent du haut en bas de l'échelle, depuis les mondaines qui affichent leurs excès dans les carnets mondains et les exploiters qui se vantent de leur dureté, jusqu'aux malheureux et malheureuses des classes laborieuses qui ne manquent jamais une occasion de donner un coup de dent à l'Eglise qui les défend et vont pleurer d'attendrissement devant les singeries élégantes de quelques courtisanes au cinéma.

Le seul remède à ce bouleversement déraisonnable, c'est le retour à la foi et à ses obligations. En dehors de la religion, les faits de tous les jours le démontrent, il ne peut y avoir qu'injustice, mensonge et corruption. Les maximes du monde ne pourront jamais dompter les passions, éclairer la raison et tremper la volonté.

J.-ALBERT FOISY.

INFLUENCE DES SAISONS

Une jeune mère s'apprête à corriger manu... forti un de ses fils. Celui-ci, prévenu, lui dit, suppliant :

— Pas trop fort, maman, s'il vous plaît ; j'ai mon pantalon d'été.

Les deux bas

*** JE me rappelle très bien le premier de ces deux bas.

*** Tout petit, je le voyais naître entre les mains des vieilles mamans assises devant leur porte.

Elles avaient un porte-aiguille fixe passé dans la ceinture de leur robe ; et, avec deux autres aiguilles, les vieux doigts tricotaient... tricotaient...

La laine blanche, ou grise, ou noire, glissait vite... très vite, jusqu'au moment où il fallait rétrécir et compter les mailles.

Alors, on s'arrêtait, on prenait des mesures, on faisait plier les mains, le pouce en dedans... Il y avait des délibérations entre les jeunes femmes et les grand'mères.

Puis le duel des longues aiguilles recommençait... le bas s'amenuisait.

Et moi, dans mon jeunet cerveau, je me demandais avec admiration comment les vieux yeux, derrière les vieilles lunettes, pouvaient s'y reconnaître dans tous ces milliers de petites, si petites mailles ?

* * *

Quand c'était fini on se redressait avec un sentiment de satisfaction et de fierté.

Que ce fût pour le père ou la mère, ou le petit gas, le patrimoine familial était augmenté d'une paire !

Oh ! ce n'était pas de la camelote !... On passait l'objet de mains en mains... Chacun l'examinait en connaisseur... C'était de la bonne laine, fine et solide, aujourd'hui une caresse dans les mains... demain une chaleur aux pieds pour les mois d'automne et d'hiver quand la bise mordrait... quand la pluie tomberait... quand la neige doucement ensevelirait toute la vallée.

On m'appelait parfois :

— Essaye un peu... ?

Fier comme Artaban j'enfilais alors les hauts bas qui escaladaient mes petits genoux :

— Si tu as froid avec cela !

Et, dans la grande armoire, la paire allait hausser la pile tremblante des autres paires.

* * *

Ce bas-là durait... durait !